

EXTRAIT N° 1 DE L'ANNÉE 1864

DU JOURNAL ASIATIQUE.

1883
1883

à peu près comme en France on ignore les poésies en patois. On ne peut cependant pas dire que le *Luc-van-tiên* soit du patois, car nulle part on ne pourrait trouver de meilleurs exemples de la langue parlée, et son étude est certainement l'une des meilleures que pourront faire les personnes qui voudront connaître à fond la langue annamite. Le mépris avec lequel les lettrés du royaume d'Annam semblent traiter les œuvres de leur propre langue prouve surabondamment combien leur éducation est purement chinoise, et combien pour eux la Chine est le centre de toute véritable civilisation.

Les Annamites, malgré l'amour très-vif qu'ils portent à leur pays, estiment qu'il est privé de toute littérature propre, et jamais ils n'ont fait de sérieux essais pour fixer la langue qu'ils parlent. Toutes leurs études se font dans les livres de la Chine; les examens que subissent leurs lettrés sont calculés sur ceux du Céleste Empire, il ne peut donc y avoir que des hommes du peuple qui composent, pour leurs compatriotes, des chants dans la langue du pays. Cette considération rend à nos yeux le *Luc-van-tiên* beaucoup plus intéressant, car cela lui donne un caractère propre et original qui le distingue de la littérature chinoise. On remarquera, en effet, que si les idées de la Chine sont dominantes, comme il est naturel qu'elles le soient chez un peuple qui sort de son sein, il y a cependant dans notre petit poème certains sentiments, certaines aspirations qui ne se rencontrent guère dans l'esprit chinois. Telles sont, par exemple, ces fréquentes invocations à la belle nature, telle aussi cette tendance à la contemplation que nous avons souvent remarquée chez les Annamites, et qui entre pour beaucoup, nous le croyons, dans la facilité avec laquelle ce peuple embrasse la religion chrétienne. Il nous semble que, considéré de la sorte, le *Luc-van-tiên* a quelque chose de la poésie indienne. Nous serions même tenté de dire, pour bien formuler notre pensée, que cette légende est chinoise par les hommes, et indienne par les femmes; ce qui revient à dire que tout ce qui touche

LUC-VAN-TIÊN.

A la lueur des lampes, racontons une histoire qui s'est profondément gravée dans notre esprit. Elle nous fait réfléchir en même temps qu'elle nous amuse; sa devise est : humanité, affection. Retenez votre haleine, observez le silence, afin d'écouter; prêtez-moi la plus grande attention, et vous profiterez de ces bons enseignements. Un jeune homme, fidèle et dévoué à ses parents, est en tête; puis vient une jeune fille modeste et sage, parée de tous les ornements moraux.

Il y avait un homme habitant la province de *Quan-dong-thanh*, humain, compatissant et plein de vertus; il lui naquit d'abord un enfant doux; on le nomma *Luc-van-tiên*. Âgé de seize ans, il s'attacha entièrement à l'étude, il suivit les leçons de son maître, afin de parvenir à la connaissance parfaite des lettres. Ne comptant ni les mois, ni les jours, il travaillait sans relâche. Il s'éleva, en littérature, aussi glorieux que le phénix; il voulut tout savoir, et même, dans les trois sciences comme dans les six arts militaires, personne ne pouvait lui être comparé.

Or il arriva que des examens littéraires furent ouverts; *Van-tiên*, avant de quitter son maître pour rentrer dans sa famille, alla lui rendre grâce, afin de reconnaître ce temps si long qu'il avait passé sur le seuil de la porte sainte (des études).

Ce jeune homme à l'esprit si pénétrant, au carac-

pêché par des affaires de famille? ou bien n'avait-il pas assez de vertus, ou bien sa science n'était-elle point suffisante? « Depuis si longtemps, disait-il, que je fais tous mes efforts dans l'étude des lettres, si je ne réussis pas cette fois, quand pourrai-je réussir? Que faire donc? à quoi se décider? le mieux n'est-il pas d'en reparler avec le maître? » Il veut avoir, cette nuit même, les explications les plus précises; après cela, des milliers de li ne pourront l'effrayer, il sera capable d'avoir la paix en lui-même.

Le maître était assis, il réfléchissait; regardant autour de lui, il s'aperçut que son disciple revenait; il lui dit : « Tu as à parcourir une distance très-longue, pourquoi donc n'as-tu pas encore ton bagage sur les épaules? pourquoi reviens-tu? Est-ce parce que tu doutes de moi? ou bien est-ce à cause de cette parole que je t'ai dite que la réussite est encore éloignée? »

Van-tiên écoute et répond aussitôt : « Je suis bien jeune encore, j'ignore le cours des choses de ce monde; mes parents sont dans un âge avancé; je vous supplie, maître, donnez-moi un moyen de lire dans l'avenir. »

Le maître entend ces mots, il a pitié de son disciple; il le prend par la main, le conduit au-devant de sa maison, et, lui montrant la lune, il se recueille et dit : « Les affaires humaines sont semblables au cours de cet astre dans le ciel; bien que sa clarté se répande en tous lieux, elle a pourtant ses phases : tantôt obscure, tantôt brillante, quelquefois entière,

avec lui le livre *Tu-ló* et une gourde d'eau fraîche; il dit : « Autant le poisson soupire après l'eau, autant je désire une réputation honorable; mais toujours je veux observer la justice. Que de temps cependant, avant que cette époque arrive! je suis triste et las quand je pense aux longs jours qu'il me faudra encore parcourir. La route est longue, le but bien éloigné. Où entrer? quelle habitation est la plus voisine? Cherchons d'abord une figure amie, et puis nous penserons à reposer nos pieds. » Mais d'où viennent ces pleurs? pourquoi ces plaintes? Tous ensemble ils s'enfuient vers la forêt, vers les montagnes. *Van-tiên* les interpelle : « Où courez-vous ainsi emportant vos enfants sur les épaules? pourquoi vous enfuyez-vous si rapidement? » Ils répondent : « Quel est ce garçon? serait-ce encore un brigand qui voudrait nous poursuivre jusqu'à la montagne? » « Je suis, dit *Van-tiên*, l'habitant d'un pays éloigné; je vous prie de me dire en un mot la véritable cause de vos craintes. » Ils entendent *Van-tiên*; sa parole leur paraît sincère; ils s'appellent l'un l'autre; ils s'arrêtent et disent : « Voilà que des brigands, dont le chef se nomme *Phong-lai*, se sont réunis en bande et habitent le mont *Chon-dai*. Leur puissance est grande; aussi les craignons-nous beaucoup. Maintenant ils sont descendus de leur montagne pour ravager notre pays. Deux jeunes et jolies filles étaient sur la route, ils les ont enlevées; mais, dans notre village, qui oserait dire un seul mot? Et cependant nous sommes tous pleins de compassion pour le

misérable, j'ordonnerai d'abord à ma bande de l'entourer de toutes parts en un cercle fermé.» Mais *Van-tiên*, avec la plus grande audace, porte des coups à droite et à gauche, semblable au héros *Triêu-tu*, qui força le cercle; acquérant ainsi tant de réputation; il rompt la bande, elle se sauve en déroute. Tous à la fois, les brigands jettent leurs sabres et leurs lances pour s'enfuir avec plus de rapidité. *Phong-lai* se retourne alors, mais le sort ne conduit pas sa main; car *Van-tiên*, d'un coup de massue, l'étend à terre sans vie. Les voilà donc exterminés ou dispersés comme une troupe de fourmis, comme un essaim d'abeilles!

« Qui pleure dans ce char? » demande-t-il; on lui répond : « Je suis une personne sincère, récemment tombée dans un piège. Saisie par la main des brigands, je suis maintenant dans ce char si étroit, à l'entrée difficile. J'ose demander qui est là pour sauver une pauvre abandonnée. » *Van-tiên* entend ces paroles, il est ému. « J'ai chassé, dit-il, la troupe des brigands; asseyez-vous en paix; ne sortez pas du char; vous êtes deux femmes, il n'est pas convenable que vous paraissiez devant un homme. Jeunes filles, quelle est votre famille? où allez-vous? pour quelle cause êtes-vous tombées en un malheur si imprévu? Je ne sais ni vos noms, ni vos prénoms; quelle est votre patrie? pourquoi êtes-vous venues jusqu'en ce lieu? Mon cœur ignore tout, il veut savoir la vérité. Êtes-vous des servantes ou des filles d'un rang distingué? »

souvenir, ne valent-ils pas mille bijoux? C'est votre affection que j'aime; pour les biens, je les méprise; et que ferais-je de cela si je l'acceptais?» Elle dit : « Une petite créature comme moi ne connaît pas encore le mensonge qui obscurcit le cœur; qui pourrait penser qu'un courageux héros voudrait bien regarder une épingle? Je rougis à cause d'elle; je pleure, car, hélas! elle n'est qu'une pauvre épingle; elle est bien laide; et qui pourrait la désirer? Aussi, quand je vous l'offre, vous détournez la tête. Je vous prie d'accepter une poésie d'actions de grâces. » *Van-tiên* se retourne aussitôt; il dit : « Oh! pour une poésie, écrivez-la bien vite; veuillez ne pas tarder. » *Nguyet-nga* y consent volontiers; gracieusement elle s'y prête. De sa main aussitôt elle trace huit vers de cinq caractères. Les vers écrits, elle les offre au jeune homme. Elle désire vivement savoir comment sera jugée son érudition littéraire. *Van-tiên* lit les vers; il en est interdit d'admiration. Qui aurait pensé qu'une simple fille eût une érudition si élevée? Si elle compose vite, elle sait encore mieux, supérieure aux savants de *Tong-ngoc* quand ils vont aux examens, quand ils citent de mémoire leurs poésies déjà si admirables. En quoi le savoir de cette fille est-il moindre que celui d'un jeune homme? Ainsi donc, qui pourrait supporter d'être vaincu par elle? *Van-tiên* écrit à son tour une poésie; il la présente. La jeune fille, en la lisant, comprend l'intention du héros. L'harmonie de ces poésies est semblable à deux oiseaux de la même espèce; il y

a des vers si bien disposés qu'ils excitent pour toujours.

La route est longue, elle est urgente, les distances sont grandes en ce monde; ceux qui vivent sous le ciel se rencontrent un jour, et, quand ils se sont dit une parole sincère, c'est tout.

Van-tiên salue la jeune fille; ils se séparent. *Ngayet-nga* gémit; son cœur est chargé de tristesse à cause de son affection; elle réfléchit en elle-même; elle craint pour elle à cause de ce bienfait qu'elle n'a pas encore reconnu, à cause de cette passion qu'elle porte dans son cœur. Tristement elle va, comme l'un des oiseaux inséparables, *oan* et *uong*; son affliction est profonde, parce qu'elle ne sait que trop combien elle est enveloppée de son amour. Elle s'adresse à son père, elle dit : « Ô mon père, ô mon seigneur, fût-ce pendant cent ans, il me faudra le suivre ou renoncer à la paix. Serions-nous sans amour, comme furent *Nguon* et *Lang*? Ô mon père, le cœur de votre fille s'est incliné vers ce jeune homme. Hélas! hélas! chère petite sœur *Kim-liên* (sa suivante), dirigez le char, afin que votre aînée puisse se rendre à *Ha-ké*. Traversons ces traces de lièvre, ces sentiers de chèvre; l'oiseau chante, le singe crie; de tous côtés coulent les sources. Je salue le ciel, je le supplie de me conserver pure, et qu'à jamais mon cœur batte avec celui de ce jeune homme. »

Peu de temps après elle arrive chez le mandarin *Kiêu-cong*, son père; il la voit, et son cœur est rempli de pensées; il demande pourquoi sa fille n'est ac-

Nous ferons donc notre route ensemble; voici une pagode et un bois sacré tout près de nous, entrons-y pour reposer nos pieds un instant; nous nous déclarerons réciproquement nos noms et nos prénoms; puis, quand nos pieds seront redevenus légers, nous nous mettrons en route.»

An-minh, le premier, part pour l'académie; *Van-tiên* doit s'arrêter dans son village afin d'y visiter sa famille.

Ses parents le voient, ils se réjouissent : « Voilà, disent-ils, que nous voyons enfin notre fils. » Son vieux père réfléchit, sa vieille mère espère. Combien cet enfant a-t-il déjà acquis de mérites? « Notre fils n'est-il pas devenu un savant? » *Van-tiên* s'agenouille, il répond : « Je ne suis pas encore un homme, je suis semblable aux petits; j'ose prier cependant mon père et ma mère d'être contents, de permettre à leur fils de payer sa dette de reconnaissance pour le vêtement, pour la nourriture qu'on lui a si libéralement donnés. » Les parents entendent et voient, leur joie augmente. Afin qu'il ne soit pas contraint de puiser lui-même l'eau des montagnes, pendant sa longue route, on lui donne pour le suivre un petit garçon comme serviteur; on lui recommande d'écrire des lettres. Depuis longtemps son mariage a été décidé avec la fille d'un ancien mandarin qui demeure à *Han-giang*; elle se nomme *Vô-phi-lan*, elle est belle, elle a deux fois sept ans, elle est délicate. Le père de *Van-tiên* s'écrie : « Ô mes voisins! mon fils est arrivé; voyez la poésie qu'il a composée

lui-même ! Maintenant il va partir ; s'il peut devenir mandarin , assise à ses pieds , sa jeune fiancée préparera le ruban rouge (lien du mariage). » Enfin ses parents l'enseignent et le conseillent sur la conduite qu'il a à tenir.

Van-tiên et le petit garçon se mettent en route ; tout en marchant il pense au nombre de *li* qu'il leur faudra faire pour arriver au but. La mousson du sud est établie , le printemps n'est plus , on est en été. *Van-tiên* est attristé de ne rencontrer que des arbres sur sa route solitaire ; le bruit de l'abeille l'ennuie , le chant de la cigale le fatigue ; il franchit une colline , puis une autre ; l'eau bouillonne , elle tombe en cascade , les monts sont élevés ; pas un visage humain dans le pays qu'il traverse. L'oiseau chante sur la branche , dans l'eau le poisson s'amuse ; les deux voyageurs s'en vont admirant la nature , la belle nature verte , semblable à l'image d'une jeune personne élégante.

Ainsi *Van-tiên* arrive à *Han-giang* , il s'approche un instant , il remet un billet ; *Vó-cong* , le père de *Phylan* , voit le papier , il le lit ; il se réjouit , songeant que les fiancés pourront réunir les bouts du fil de soie ; il considère l'air et la tournure de *Van-tiên* , il le trouve digne de louanges , son prénom de *Luc* (concorde) annonce le bonheur dans sa famille. Ses sourcils sont allongés , son œil est celui du phénix , ses lèvres sont du vermillon ; dix fois il est mince et élancé , il est dix fois saint et sans tache. *Vó-cong* redoute la distance qui va les séparer , le gendre

pourra-t-il alors être auprès de la belle fille? Il voit que tous les deux se conviennent aisément, qu'ils se plaisent; mais voilà que la fiancée demeure dans le sud et le jeune homme s'en va du côté de l'orient. Cette affection cependant sera la source du bonheur. *Vô-cong* veut terminer les affaires publiques afin de songer entièrement à celles de sa maison. *Van-tiên* lui dit : « Je me repose sur mon beau-père, mais je ne tiens ni à la grande ni à la petite cérémonie. » *Vô-cong* lui dit : « Vous vous proposez d'aller aux examens, mais pourquoi vous dirigez-vous sans compagnon vers l'académie? Près d'ici est un jeune homme dont le prénom est *Vũ'ông*, son nom est *Tu-truc*, il a étudié la littérature toute sa vie; je vais envoyer quelqu'un pour l'inviter à venir, afin que vous puissiez essayer une composition avec lui; nous saurons ainsi la valeur de vos connaissances à tous deux, et vous deviendrez bien vite réciproquement amis. » Or donc, après que *Tu-truc* fut arrivé, *Vô-cong* prépara une gourde de vin de riz et leur dit : « Voici, mes enfants, la récompense de celui qui écrira la meilleure poésie; je veux qu'aujourd'hui *Truc* lutte avec *Tiên*. Prenez pour sujet ce vers sur le repos et la bonté du cœur. »

Les deux jeunes gens s'assirent alors à côté l'un de l'autre. Tous deux commencèrent la lutte; leurs sciences en vinrent aux mains, mais les compositions furent parfaitement égales. *Vô-cong* dit : « Le cinnamome et la cannelle sont deux branches également embaumées; le tableau d'or et les tablettes d'argent

térature ; l'autre habitait *Duong-xuân*, il avait vingt ans à peu près, son surnom était *Bui*, son nom *Kiém*. Ces deux jeunes gens vinrent rendre visite aux deux amis ; ensemble ils entrèrent dans l'auberge, très-gais et riant aux éclats. *Kiém* dit : « Nous avons entendu parler de la réputation du frère aîné *Van-tiên*, et très-heureusement nous le rencontrons enfin selon nos désirs. » — « On ne sait pas encore, répliqua *Hâm*, s'il est avec raison célèbre ou non ; qu'il compose une poésie nouvelle, et nous saurons alors clairement quelle est sa science. »

Pendant il appela l'hôte et lui dit : « Il est bon que vous nous prépariez à manger. » L'hôte, entendant ce que *Hâm* lui disait, répondit : « Des lettrés, des hommes illustres, doivent avoir ce qu'ils désirent ; voici donc une bouteille de vin blanc et des gobelets de verre ; ici un pot à tabac et des pipes que l'on n'offre qu'aux gens bien élevés. Voici un *shinh-câm*¹ aux herbes odoriférantes et au poisson vivant. Que chacun fasse à sa fantaisie, que chacun suive son désir. Peut-être voudrez-vous lutter de science et écrire quelques vers. Voici du thé parfumé excellent ; voici du vin tout disposé dans un vase. » L'hôte présenta tout cela afin de recevoir convenablement les étrangers illustres. C'est ainsi qu'on reçoit les lettrés ; ainsi on reçoit les héros.

Après avoir bu et mangé, pris le thé et le vin, les jeunes gens s'assirent de nouveau pour écrire quelques vers. *Kiém* et *Hâm* étaient fort embarrassés ;

¹ Plat annamite dans lequel on mange du poisson vivant.

mais *Tiên* et *Truc* eurent terminé leur composition en moins d'une heure; cela surprit beaucoup les deux premiers, qui considéraient *Tiên* et *Truc* écrivant leur poésie et ne comprenaient pas de qui se moquait l'hôte, frappant des mains sur les nattes et riant beaucoup.

Tiên lui demanda de qui il se moquait; l'hôte lui répondit : « Je ris de ceux qui ne savent rien et qui, cependant, veulent faire de la poésie; je ris des ignorants qui ne pensent à rien; d'abord ils paraissent habiles, et puis ils ne savent pas même le cours de l'eau. » *Truc* lui dit : « Votre discours a du sens; l'histoire du monde n'est-elle pas entière dans les livres sacrés? » — « Je connais déjà, répliqua l'hôte, les quatre *king*; je les ai lus, et les étudier de nouveau me fait beaucoup de plaisir; vous le demandez, c'est pour cela que je dois vous répondre. Une cause fait que nous aimons, une autre fait que nous haïssons. » *Tiên* dit : « Nous ne savons pas encore cela d'une manière certaine, nous ne savons pas de quelle façon il faut haïr ou aimer. » L'hôte dit : « Il faut haïr les choses contraires à la raison, il faut les haïr d'une grande haine, les détester de tout son cœur. Haïr comme fut haï autrefois le luxurieux monarque *Kiet-tru*; il fit que le peuple bouillait de colère contre lui à cause de ses impudicités. Haïr comme fut haï autrefois le fourbe *U-lé*; il enseigna le peuple à supporter injustement une excessive misère. Haïr comme autrefois fut haï *Ngü-bach*, qui, impliqué dans mille affaires, faisait partout naître des corvées, afin de

de *Cháu*; si chaque homme demeure dans ses limites, qui pourra être vaincu? *Y, Doan et Tai* étaient réunis; deux d'entre eux labouraient, le troisième piochait; leurs regards n'étaient portés que sur la terre. Autrefois le *tay-cong* (grand ministre) portait une ligne de pêche; de bon matin il s'en allait tranquillement vers la rivière; d'un air grave, il se promenait dans toutes les directions; son unique habit, qui devait le préserver du soleil et de la pluie, était déchiré; à moitié nu, combien de fois fut-il inquiet sur son sort! Par le vent, au clair de lune, souvent on le voyait méditer. Aujourd'hui tout cela est bien différent d'autrefois, nous voulons aller là où c'est défendu, entrer là où il y a empêchement.»

Hâm dit : « Le vieux savant parle comme un bavard; grenouille assise au fond d'un puits, tu ne vois qu'un morceau de ciel¹; solide comme un arbre planté en son lieu, compareras-tu la flamme avec le bois d'aigle? Tu sais mépriser et louer; tu connais le passé et l'avenir; tu te mêles de tout; mais malgré toute ta science, il te faut vendre du riz comme un gamin.» L'hôte dit : « Celui qui compare sa réputation à autrui, la voit avec deux yeux et deux prunelles semblables à des perles; cela est aussi ridicule que de jouer d'un instrument aux oreilles d'un buffle. Canard dans l'eau trouble, tu ne me donnes envie que de me moquer de toi.» *Tiên* dit : « Monsieur l'hôte, veuillez ne pas vous moquer d'eux, nous savons déjà qu'il y a ici des ignorants, mais

¹ Tu es un ignorant.

où aller. Je médite sur les secrets du ciel et de la terre, mais pour moi les étoiles sont parties, la lune change de place pendant que je la contemple.» Deux ruisseaux de larmes coulaient incessamment pendant qu'il se plaignait ainsi, et plus il pensait à son malheur, plus sa douleur augmentait. Le vent fait chavirer la barque quand on ne veille pas aux voiles (image de la destinée). *Van-tiên* considère les montagnes, l'eau qui coule abondamment, et sa douleur lui déchire les entrailles. Il est ému d'affection au souvenir du mérite de ses parents. Il se rappelle l'amour que lui portait sa mère, quand, jusqu'à trois ans, elle le nourrissait de son lait.

L'hôte dit : « Ciel et terre, esprits célestes, vent et pluie, voilà que vous brisez tout d'un coup les branches de l'arbre à encens. Qui pourrait voir sans compassion un pareil spectacle? Vous confondez la piété filiale, vous confondez les mérites; ce sont là les embûches du diable, ce sont les œuvres des génies. Ainsi est la coutume en ce monde, il faut nous y conformer, car depuis longtemps les choses vont ainsi. Aujourd'hui la science a rencontré l'infortune; cette route si longue qui demande plus d'un mois, combien de peine n'a-t-elle pas coûté à *Van-tiên*, avec quel courage il l'a entreprise! Il avait ici rencontré ses camarades, et maintenant ils doivent l'accompagner jusqu'à la route de retour. *Hâm* lui dit : « Je t'en prie, modère ta douleur; tu as manqué cet examen, mais au prochain tu réussiras. Quand l'un de nous est malheureux, ne faut-il pas le se-

le village de *Dong-van*. Le petit serviteur prit *Van-tiên* par la main pour le diriger, et, après avoir interrogé, il finit par rencontrer un médecin qui se nommait *Triêu-ngang*. Le médecin dit : « Il faut d'abord vous reposer, demain matin je tâterai le pouls et j'administrerai des remèdes nouvellement faits et non falsifiés. Notre rencontre fera certainement que vous serez bientôt guéri ; mais combien de pièces d'argent avez-vous dans votre bourse ? » — « *Van-tiên* n'a pas beaucoup d'argent, dit le petit serviteur, je supplie le maître de réfléchir sérieusement au remède, afin que cette maladie puisse être heureusement calmée ; nous pourrions encore donner au maître cinq onces d'argent. » — « C'est ici ma demeure, dit le médecin, c'est ici que trois générations se sont succédé dans l'art de la médecine. Notre bibliothèque est complète à la maison. Je connais les règles de la science interne aussi bien que de l'externe, et j'y ai ajouté l'étude de la science occulte. J'ai commencé par les livres de la médecine, ensuite j'ai appris le livre de longue vie, celui de l'ordre des artères et celui des remèdes. J'ai lu dans le livre *Bonne mer*, la pureté secrète ; j'ai étudié dans le *Catalogue*, qui ne le cède pas au livre *Nord et Sud*. J'ai médité en des lieux pleins de dangers et sauvages. Je connais les remèdes nouveaux, les remèdes frais, les remèdes excellents. J'ai des remèdes tout préparés, des remèdes supérieurs, des remèdes tempérés, des remèdes non falsifiés. Quand la veine est déprimée ou quand elle bat régulièrement

ment, en posant mes doigts dessus je reconnais la maladie et je sais si l'on doit vivre ou mourir. Je connais les six vertus principales, je sais l'essence des choses, mes remèdes sont célèbres. J'ai les dix amers, j'ai les huit saveurs. J'ai des remèdes préparés pour toutes sortes de maladies internes. Je sais approprier les huit saveurs à toutes les phases des maladies. Je guéris l'extinction de voix, la fièvre et les cinq maladies de peau.»

« Le maître est certainement un savant, dit le petit serviteur; je le prie donc de tâter le pouls, afin de préparer un remède.»

« Les six veines ont disparu, dit le médecin (elles ne battent plus). Cependant les artères de gauche ont un mouvement régulier; il faut nous conformer aux livres de la doctrine. Voilà que le feu de la vie est monté jusque dans la tête; il y a longtemps déjà que la chaleur s'est emparée de l'estomac, de la tête et du ventre: je veux donc prescrire un remède calmant, le *to-am*, composé de nymphéa jaune, de cyprès jaune et d'herbe jaune. Il faut que tout cela se mêle à l'intérieur, afin d'en apaiser le feu; quant à l'extérieur, il faut le frictionner avec le remède des dix mille facultés. J'administrerai alors les pilules à avaler, et il sera bon de me donner deux onces d'argent bien complètes. Nous ajouterons quelques remèdes préparés et supérieurs, et ce sera la félicité que ce jeune homme recevra de nous. Qui donc voudrait prier, dans la crainte de ne pas être guéri¹ ? »

¹ C'est une coutume en Cochinchine de prier avec son médecin.

Le petit serviteur ne savait pas discerner la vraie science de la fausse. Bien vite il ouvre sa bourse, prend de l'or et le donne. Cependant, durant dix jours, la maladie ne diminue en rien; la souffrance intérieure augmente, la douleur est vive, les élancements fréquents. « Je viens, dit le petit serviteur au médecin, pour que vous jugiez du malade; la maladie n'a pas diminué, et cependant il vous faut encore de l'argent. » — « J'étais couché, répondit le médecin, lorsque j'ai vu pendant la nuit un esprit qui m'a révélé en songe que l'âme d'un homme qui habite en haut de la maison craint qu'il ne vous arrive en route des accidents inconnus. Je pense donc, petit serviteur, que tu feras mieux de traverser le pont pour aller trouver le devin, qui demeure au commencement du village de *Tay-nghy*. » L'enfant, ayant entendu cela, part aussitôt; il rencontre le devin qui appelait le sort avec des sapèques. « Tu ne sais pas encore discerner le vrai du faux, lui dit le devin; qu'est-ce qui te presse ainsi? Pour quelle raison es-tu si inquiet? Moi, ici, je ne suis pas semblable aux autres maîtres, je ne parle pas absurdement, follement; je ne bavarde pas pour n'arriver à rien. Combien d'années ai-je appris dans les livres admirables! Je sais les soixante-quatre sorts, les trois cents conjectures; je connais le livre de l'or jaune, le livre de gauche et le livre élevé. Je n'ai pas encore supputé les six *niams* et les six *giap* (lettres du

On a, de la sorte, du moins la consolation de ne pas le payer si le malade vient à mourir.

vons attentivement le sort et réfléchissons. Nous voyons qu'à cet âge il a nouvellement pris le deuil de sa mère; il en est devenu malade tout à coup, parce qu'aussitôt le diable s'est emparé de lui. Je veux que sa maladie cesse; il faut pour cela chercher un sorcier qui le sauve en chassant le diable.» — « Où demeure le sorcier? » demanda le petit serviteur. « A deux pas d'ici, répondit le devin. C'est un sorcier dont la réputation s'étend au loin; son nom est *Dao-chi*; il demeure à *Thang-tôn*. » Le petit serviteur ignore la prudence; il s'en va cherchant le sorcier, demandant où est le village de *Thang-tôn*. Dans un marché, où étaient une foule de marchands, on lui indique non loin de là la demeure du sorcier. Le petit serviteur marche quelques instants; il arrive à la demeure de *Dao-chi*, qui se réjouit beaucoup en le voyant arriver. « J'ai entendu parler de la réputation du maître, lui dit le petit serviteur, de votre talent pour saisir et chasser le diable, de votre habileté pour les conjurations. » — « Je suis, en vérité, un grand maître, répliqua *Dao-chi*, depuis longtemps personne ne peut m'égaliser en magie. Si je traverse une rivière, les poissons, à ma vue, replient leurs nageoires. Dans les forêts, si un tigre me voit, il s'agenouille pour me saluer, puis il m'accompagne. Ma puissance sait faire venir le vent ou la pluie; j'envoie l'oiseau au loin; j'ordonne au rat de chasser l'âne, de terrasser le buffle. Je sais le sens caché de la phrase *a-mi-da-phot* ¹.

¹ *O-mi-to-pho* de l'invocation bouddhiste des Chinois.

Je puis, si je le veux, faire entrer la nature entière dans la gourde *do'n-lien*. J'ai le pouvoir, en jetant des fèves, d'en faire sortir une armée. Si je brise une statue de paille, elle devient un juge de l'enfer. Je sais ce qui concerne la terre, et je pénètre le ciel. Je m'assois sur un sabre, je me tiens sur une lance, j'ouvre la route pour extirper l'injustice (le diable). Avez-vous trois onces d'argent dans la main? Je pourrais alors me préparer, afin de disposer ce qui est encore à faire.» — «Je ne mesure pas la dépense, dit le petit serviteur; je vous prie, maître, de faire vos efforts, sans vous préoccuper de pauvreté ou de richesse. Bien que depuis longtemps déjà je serve mon maître, nous avons cependant conservé deux onces d'argent comme provision de route. Si vous guérissez cette maladie, vous nous rendrez le repos, et alors, certainement, je vous payerai généreusement.» — «Donne-moi maintenant, répliqua le sorcier, afin que, sur-le-champ et ici même, je puisse faire mes préparatifs.» — «Je suis bien inquiet depuis longtemps, dit le petit serviteur; mon anxiété est grande, à cause du malade qui est à la maison sans paix ni repos; je vous en supplie, maître, faites tous vos efforts à cause de ce malheur où nous sommes; faites une puissante évocation, et que le malade soit sauvé!» — «C'est là une œuvre difficile, dit le sorcier; couche-toi, et quand la conjuration sera terminée je te donnerai le talisman.» — «Je ne suis que le serviteur, dit le jeune homme; je n'ai aucune maladie pour

faire ce que vous me dites; ce n'est pas moi qu'il faut guérir. » — « Je sais jusqu'où va ma puissance, lui dit le sorcier; qu'un malade soit dans le sud, je puis le guérir dans le nord, et la maladie s'en va par mon autorité. »

Le jeune serviteur entend ces paroles, il les comprend, il s'en réjouit, et, se couchant aussitôt de tout son long, il demande à être guéri. Le sorcier frappe alors quelques coups sur un timbre, il invite l'esprit céleste à s'asseoir devant le malade, comme un témoignage infailible; il invite le grand esprit à descendre du ciel; il invite la déesse reine à venir devant le malade; il invite le grand général de l'occident avec la déesse sainte mère à se réunir pour un instant. Il prie le premier Bouddha *Adi*, ainsi que la déesse de la joie, de prendre leur place. Il prie la déesse grande maîtresse des cinq cœurs d'apaiser le cœur des cinq tigres, afin qu'ensemble ils se réunissent en paix. Il invite à sortir les mille chefs et les mille soldats; il invite les trois enfers *dong-din*, *xit* et *lan*; il invite enfin tous les démons à descendre ensemble en ce monde pour s'y amuser un instant. « Tout cela, dit-il, afin que je puisse évoquer le ciel par une conjuration en trois points, et que l'avalant quand elle sera écrite, tu sois par ma puissance en pleine santé, comme maintenant je te le dis sans mentir! » Le petit serviteur, se levant aussitôt, sortit de la maison du sorcier; il prit la conjuration du sorcier et se hâta d'aller la communiquer comme un remède efficace; il s'adressa au médecin *Tiêu-ngang*,

notre chemin le vent et la pluie; mais quand un homme malheureux en rencontre un autre dans le désespoir, ils ne tardent pas à s'aimer. Combien de fois aurons-nous la misère pour aliment, la froide rosée pour lit, le ciel pour couverture, la terre pour natte, jamais en repos durant cette longue route! Si élevés que soient notre science ou nos talents, savons-nous la cause des changements du vent ou des mouvements de la mer? Déçus dans nos espérances, étrangers errant loin de notre patrie, savons-nous si quelqu'un peut avoir de l'affection pour nous; savons-nous si personne ne nous aime?» *Van-tiên* dit encore : « Je suis déjà très-fatigué par la marche; cherchons un endroit ombragé et un ruisseau pour y reposer nos pieds. » — « Encore un peu, dit le jeune serviteur, et nous serons hors de la forêt, nous pourrons chercher une auberge où nous serons heureux de goûter le repos; voilà que le soleil commence à se cacher derrière les montagnes de l'ouest. » Le maître et le serviteur arrivèrent ainsi au pied d'un arbre énorme.

Une troupe de jeunes lettrés s'en revenaient ensemble; *Hâm*, l'un d'eux, apercevant *Van-tiên*, s'approcha pour lui demander de ses nouvelles. « Frère, lui dit-il, voilà deux ans que tu n'es revenu ici, pourquoi ainsi malade es-tu couché en ce lieu? » — « Je n'ai pas eu de bonheur, répondit *Van-tiên*; j'ignore de quelle façon mes camarades ont passé leur examen. » — « *Tu-truc* a été nommé docteur, lui dit *Hâm*, *Bui-kiém* et moi nous sommes licenciés. Je suis parti

le premier pour aller saluer mes parents. Les deux autres ont encore beaucoup de choses à faire, ils ne viendront que plus tard. Mais pendant que tu es ainsi malheureux, il te faut venir avec moi; un homme en bonne santé ne doit jamais abandonner ceux qui souffrent. D'ici nous irons à *Dong-thanh*; malade comme tu es, tu ne pourrais faire une aussi longue route. Nous arriverons peu à peu vers la grande rivière, où nous trouverons une barque qui nous permettra de poursuivre ensemble notre route. »

Van-tiên répondit : « Quand le cœur se présente d'abord, l'amitié ne tarde pas à suivre; puisque déjà nous nous aimons, secourons-nous dans une occasion pareille. » — « Repose-toi ici, lui dit *Hâm*; et toi, petit serviteur, précède-moi et va dans la forêt, où nous allons chercher parmi les racines quelque précieux remède, afin de nous prémunir contre les accidents de la mer ou des fleuves, de la pluie ou du vent. » Le jeune serviteur part aussitôt, il est plein de bonne volonté, il ne craint ni les obstacles ni la fatigue. Mais un glaive de haine est au cœur de *Hâm*, il s'empare du jeune serviteur, il le lie à un arbre. « Je veux qu'un tigre te dévore, lui dit-il; et c'est pour nuire à *Van-tiên* que j'ai machiné la ruse que j'accomplis maintenant. » Cependant *Van-tiên* se laissait aller à ses réflexions, il attendait plein de sollicitude. *Tinh-hâm* revient et lui apprend qu'un tigre a dévoré le jeune serviteur. *Van-tiên* gémit à cette nouvelle, il se laisse aller par terre en pleurant. « Ô vous, profondeurs de la terre, s'écrie-t-il, esprits célestes du

ciel uni, combien de temps encore me laisserez-vous errant en pays étranger? Un maître et son serviteur se soutenaient réciproquement, et maintenant voilà que tous les deux ont succombé, séparés l'un de l'autre. Qui allégera mes peines aujourd'hui, qui veillera sur moi?» — «Frère, lui dit *Hâm*, ne te trouble pas dans ton cœur; laisse-moi, je t'en prie, te conduire jusqu'à *Dong-thanh*.»

Van-tiên est en proie à la plus vive des douleurs. Cependant la voile a déjà reçu le vent, la barque file, elle disparaît. Le petit serviteur ne peut se défaire des liens qui le retiennent; il crie, mais c'est en vain, personne ne l'entend dans la forêt solitaire; il ne gémit pas sur lui-même, bien qu'il soit près de mourir, mais tellement il chérit son maître *Van-tiên*, qu'il frémit en le supposant descendu sur les bords du fleuve noir (mort). Immenses sont les craintes qui troublent son esprit. Sait-il si son maître est en pleine mer, ou exposé sur un fleuve, ou perdu dans les profondes broussailles? L'âme de *Van-tiên* n'est-elle pas peut-être déjà devenue spirituelle? Oh! combien il voudrait pouvoir aller lui-même l'assister dans l'autre monde! Ainsi il invoque le ciel, et ses larmes coulent abondamment.

Cependant la nuit se fait noire, le jeune homme s'appuie au pied de l'arbre, il s'endort; un tigre énorme s'approche de lui, il mord la corde, il brise les liens, et enlève le jeune homme, le couche sur le dos et s'en va. Le jeune homme s'éveille à moitié endormi, il voit sur la terre les traces du tigre, il a

ment que son jeune maître lui a si généreusement donnés. Combien la vie est pleine de soucis ! combien la mort lui serait préférable ! C'est la mort qui donne la renommée.

Mais occupons-nous de *Van-tiên*.

Vers la cinquième veille de la nuit il était appuyé, gémissant, sur le bord de la barque ; ses plaintes, plus amères que la plante *khé*, ne pouvaient être contenues ; il était saisi de pitié au souvenir de l'infortune de son cher petit serviteur. Ignorant de ce qui se passe autour de lui, déjà sa barque est en pleine mer ; *Van-tiên* gémit sur lui-même, sur son abandon, sur son abatement stupide.

Or, par cette nuit obscure, la mer était calme et unie comme une feuille de papier ; la barque dérive à son gré, quelques étoiles se montrent à travers la brume d'une rosée abondante. *Hâm*, en ce moment, se saisit de *Van-tiên* et le jette au milieu des flots. Puis il interpelle le ciel, dans le but d'éveiller les bateliers et de leur faire part d'un accident malheureux.

Heureusement le soleil ne tarde pas à se lever ; un vieux pêcheur aperçoit *Van-tiên*, il le retire aussitôt de la mer, il le porte à terre ; il ordonne à son fils d'allumer du feu pour réchauffer le noyé ; le pêcheur lui sèche le corps pendant que sa femme lui sèche le visage. *Van-tiên* recouvre la chaleur dans ses membres, il est étourdi dans son âme et son corps comme un homme nouvellement ivre. Ayant déjà compris qu'il lui fallait mourir noyé, il sent mainte-

souffert jusqu'ici qu'il fût souillé dans la boue; qui donc voudrait mettre dans le même vase un nymphéa avec une plante grimpante, qui voudrait comparer le limon à la grenade? Plutôt toute ma vie être seule! Allez-vous comparer une perle de mon espèce avec un grossier paysan?» — « Combien tu serais à plaindre, ma chère petite lettrée, lui dit sa mère; quel gendre, fi donc! avoir un gendre aveugle! Les oreilles entendent clairement ce qui se dit de tous côtés; on sait que *Vuong-tu-trac* a réussi à l'examen, il est licencié; si nous voulons établir union avec lui, les *Vuong* et les *Vo* feront une seule famille; c'est là une chose excellente. » — « Je veux entièrement suivre cet avis, dit le père; mais il faut trouver le moyen de rompre complètement avec *Van-tiên*. » — « Dans la montagne de *Thuong-ton*, reprend sa femme, est un antre obscur et profond, il est difficile d'en sortir. *Dong-thanh* (la patrie de *Van-tiên*) est éloigné d'ici de mille *li* encore; portons-le donc dans l'antre, et nous l'y abandonnerons sans que personne le sache. » Déjà la lune était stationnaire au-dessus de la tête, *Van-tiên* était assis, gémissant, sur le devant de la porte. *Vô-cong* en sort, il s'adresse au jeune homme : « Descends dans la barque, lui dit-il, afin que l'on te conduise à *Dong-thanh*. »

A la troisième veille *Vô-cong* sortit de la barque et conduisit *Van-tiên* dans la caverne obscure, où il l'abandonna de bon cœur; puis, remontant à petit bruit, il s'embarqua de nouveau et rama avec force pour s'éloigner.

Van-tiên dit : « Frère, où me conduis-tu ? Je t'en prie, arrivons, et alors je pourrai reconnaître mon pays ; son souvenir est si bien gravé dans mon cœur ! Je l'ai quitté une fois seulement, une fois j'en suis sorti ; mais pendant mille ans je ne saurais l'oublier. »

Partout le silence écoute la voix de *Van-tiên*, dans cette grotte obscure entièrement recouverte de pierres. *Van-tiên* est alors frappé de terreur ; il réfléchit, il apprend pour la première fois combien *Vô-cong* le hait. Il rit de mépris en voyant combien la fortune le trompe, combien le fil (de sa destinée) est embrouillé ; il apprend la vanité de l'affection ; ses réflexions sont terminées, son malheur est au comble. Récemment échappé à la mer, le voilà maintenant au fond d'une caverne. Rempli de tristesse, habile à la porter avec lui ; sauvé du filet du lièvre pour tomber dans la fosse du cerf. Seul abandonné dans cet antre pour toujours, s'il voulait sortir, qui serait là pour le conduire ? Deux ruisseaux de larmes tombent à ses pieds. « Mon corps, hélas ! ne pourra plus jouir de la vie, il est déjà content de quitter les coutumes des hommes. » *Van-tiên* s'appuie sur une pierre plate et unie ; la nuit est noire, le vent gémit par l'ouverture de l'antre, la rosée tombe, une pluie fine tombe par gouttes froides. A la cinquième veille il souffre d'une grande soif ; il se souvient alors des trois pilules de l'hôte pour soutenir sa vie. Cependant l'ange *Du* le voit, il en est ému de pitié ; il pense en lui-même qu'il a un médicament préservatif de la mort ; il apprend que ce jeune homme

est *Luc-van-tiên* ; il va aussitôt pour le conduire hors de la caverne, il le mène au dehors ; à la distance d'un *li*, au pied d'un arbre immense, il laisse *Van-tiên*. Le soleil venait de se lever, l'ange *Du* retourne à la montagne.

Van-tiên dormait encore d'un profond sommeil ; un bûcheron ayant son riz pour la journée tout préparé et enveloppé, de bonne heure portant sa hache, s'en allait à travers la forêt. Habitué à la route qui mène au grand arbre, il entend auprès une voix qui gémit. « Qu'est-ce, dit-il, est-ce un monstre ou un homme ? » Ce bruit dans la forêt inquiète le cœur du bûcheron, il s'arrête, il redoute quelque événement funeste. Cependant il se décide et dirige ses pas du côté d'où partait la plainte ; c'était vraiment un jeune homme plongé dans l'infortune. Le bûcheron élève aussitôt la voix, il l'interroge : « Pourquoi, dit-il, tombé de la sorte dans le malheur, pourquoi la fortune vous est-elle aussi fatale ? » *Van-tiên* entend ces paroles, il s'en réjouit, il fait les plus grands efforts pour se lever, il raconte ce qui a eu lieu. Le bûcheron entend sa longue histoire, il réfléchit sur ces choses, il branle la tête, il se recule un peu : « Un homme riche, dit-il, est semblable à un dessin de fleurs variées, le malheureux reste seul au milieu du marché, personne ne s'intéresse à lui. » *Van-tiên* entend ces réflexions, il les comprend très-bien. Ces deux personnes honnêtes connaissent également la sincérité. *Van-tiên* espère que cet homme de si grand bien le sauvera cette fois, et sa reconnaissance égalera la

son ancienne profession, lui, le plus sincère des hommes.

Tiên et *Minh* s'en vont alors, comme deux frères; ils entrent dans la pagode pour y causer; ils gémissent ensemble comme l'écume de l'eau des montagnes. « Combien peu de gens, disent-ils, sont capables d'affection, capables d'humanité! » Chaque jour cependant *Minh* soigne assidûment *Van-tiên* et lui prépare des remèdes; on ne peut savoir combien de fois les accès de sa maladie se répétèrent.

« Es-tu allé à l'examen, demanda *Van-tiên* à son ami, pourquoi donc demeures-tu ici, qu'y fais-tu? » — « Déjà, répondit *Minh*, je suis allé à l'examen; nous nous rencontrâmes à la pagode *Vo*, quand tu me dis que tu irais tout seul; tu allas alors visiter tes parents; moi je pris mes livres sur les épaules et je partis le premier pour la capitale. J'arrivai ainsi au *huyén*¹ de *Loang-linh*; je rencontrai le fils du *quan huyén*², il se nommait *Hiêu-sinh*, il était riche et noble, habitué à la dissipation. Nous vîmes une jolie fille traversant la route, et aussitôt il l'enleva; transporté de colère contre lui, je le terrassai et lui cassai la jambe. Agissant ainsi selon ma propre volonté, ne pouvant supporter la censure de personne, je me liai les mains à moi-même et me livrai au *quan huyén*, qui me condamna à être exilé au territoire de *Sot-phuong*. Cependant je me sauvai de la prison, et, cherchant ma route, je vins ici; heureusement j'y trouvai cette pagode, et, gardant le

¹ Sous-préfecture. — ² Sous-préfet.

ont la même doctrine (raison)! combien peu le même cœur!»

« Et moi aussi, dit *Vô-cong*, je gémiss, je pense à ma jeune fille dont le lien conjugal est désormais rompu. Assez, assez, veuillez cesser vos plaintes; ici même, nous pouvons trouver un excellent moyen (de tout arranger). Venez ici, demeurez en ce lieu, avec ma fille, vous ne ferez qu'une seule maison. Nous aviserons au matin et au soir, nous penserons à tout, nous vous considérerons, *Tu-trac*, comme si vous étiez *Van-tiên*. »

Trac répondit : « La honte de mon visage est extrême; mon frère aîné a autrefois lié avec moi le nœud de l'amitié; la femme de *Van-tiên* est raisonnablement ma belle-sœur. Une belle-sœur épouser un frère d'amitié, n'est-ce pas violer la justice? Je ne sais vraiment dans quel livre vous avez étudié; vous dites beaucoup de paroles extraordinaires, pénibles à entendre. Auriez-vous appris les coutumes de la nation *Té*, où l'épouse de *Tu-liêu* s'en alla avec *Hon-cong*, ou bien celles du pays de *Dang-cung*, où la femme de *Sao-sach* fut mariée à *Thé-dân*? Faut-il que les personnes fassent ici comme au pays de *Tân*, où l'épouse de *Lu-bat* alla secrètement chez le roi *Di-nhan*? La pierre et l'or sont deux choses bien différentes; mais si l'eau ne les purifie, nul ne pourra les distinguer. »

Vô-cong n'aurait pu que difficilement se contraindre à parler; il voit que *Tu-trac* ne sourit point à son désir. *Phi-lan* entre alors; elle se présente à la porte;

tira avec sa mère dans l'intérieur de la maison, et, fermant les portes, elles restèrent dans le deuil. . . .

Passons maintenant à *Nguyet-nga*.

Dans le *phu* de *Ha-ké* elle suivit son père pour étudier et s'instruire; *Kiêu-công* (son père) fut bientôt élevé à la dignité de gouverneur. Il allait exercer la haute magistrature sur le peuple de *Dong-thanh*; il fit paraître une proclamation qu'il envoya de tous côtés, demandant des informations sur le nommé *Luc* (*Van-tiên*), afin de savoir où il demeurerait. Il dépêcha des soldats de son tribunal pour porter une lettre d'invitation au père de *Van-tiên*. Celui-ci ne tarda pas à se rendre devant le haut mandarin, qui l'interrogea sur son fils. Le vieux *Luc*, à ce souvenir, pleura en gémissant et répondit : « J'ai su par la voix publique que mon fils, très-malade, a expiré au milieu de son voyage; depuis cette époque, je n'ai aucune nouvelle de lui. Le mandarin, en entendant ces paroles, fut pris de pitié, il sentit la tristesse monter dans son cœur; il se retira dans ses appartements intérieurs afin de répéter à sa fille *Nguyet-nga* ce que le père de *Van-tiên* venait de lui raconter. Ainsi était perdue la beauté de sa fille; de même qu'une fleur abandonnée sur l'eau est jetée au rivage, ainsi est brisé son destin. Gémissant sur sa misère, sur ce lien rompu avant qu'ils aient pu se rencontrer, elle dit : « Je parlerai très-sincèrement à mon père, je le prie d'inviter le vieux *Luc* à entrer dans ces appartements. » Cela dit, elle se lève, et se tenant dans un coin de la chambre, ses

mains embrassent l'image de *Van-tiên*, pendant que ses larmes coulent comme la pluie. *Kiêu-công* dit : « Voilà l'ancienne image ; *Nguyet-nga*, ma fille, il convient que tu l'apportes ici pour que le vieux *Luc* puisse la contempler. » Alors ils s'entretenrent ensemble sur les choses passées et futures, et, lorsque le vieux *Luc* apprit cette affection de son fils, il plaignit encore plus sa déplorable fortune ; il le plaignit à cause de cette parole devenue vaine qui les liait ensemble.

C'est un coup de tonnerre qui a brisé tous les liens de l'affection. Cependant les plaintes de *Nguyet-nga* augmentent la douleur du vieux *Luc*. Il cherche lui-même des paroles de consolation. « Celui que vous avez fortuitement rencontré, dit-il, pour votre chagrin, était un homme de ce monde, il a passé comme la fleur *phù-du* (sorte de tournesol). Le matin il était, le soir il était perdu ; il a été déçu dans son espoir et dans ses mérites. Jamais encore, ajoutait le vieillard, ils ne s'étaient assis ni reposés à côté l'un de l'autre ; jamais encore leur affection n'avait pu être celle d'époux et d'épouse. Comme un cheval passe avec rapidité, ainsi a passé cette affection. Rejetez, je vous prie, ces pensées qui mettent la tristesse sur votre visage de fleur. »

La jeune fille dit : « Déjà auparavant mes vœux furent complets ; la main se cache dans les cheveux, mais on peut voir clairement dans le cœur. » — « Donnons une légère marque de fidélité à cette ancienne affection, » dit le mandarin. Il fait alors ap-

porter de belles étoffes brodées et des crépons pour les offrir au vieillard ; mais celui-ci salue et demande à se retirer. « Je n'oserai jamais, dit-il, accepter le moindre cadeau. Je pense à la mort de mon fils ! Hélas ! je sais maintenant ce que représente cette image ; maintenant je revois ici mon fils. Mon cœur se souvient, il est ému, ma douleur augmente ; je lève mes regards au ciel, je contemple le ciel élevé, la terre immense ; hélas ! est-il raisonnable que le roseau soit encore debout quand son rejeton n'est plus ? »

Le vieux *Luc* alors se retira ; *Kiéu-cong* ordonna à quelques-uns de ses serviteurs de le reconduire. Cependant *Nguyét-nga* était dangereusement malade, sans cesse elle gémissait ; inondée de larmes, ses habits eux-mêmes en étaient humectés. Elle se rappelait le serment tenu par elle au milieu de la route. La cause de cette pitié qui l'émeut lui semble inépuisable, son chagrin et sa tristesse augmentent. « J'ai déjà si longtemps attendu, pensait-elle, hélas ! il eût été meilleur pour moi de ne pas le rencontrer, je ne serais pas ainsi dans les larmes. Nous nous connaissions depuis bien peu de temps, et voilà qu'un de nous est encore quand l'autre n'est plus. Ciel, tu permets cela, ô ciel ! à peine autrefois avon-nous échangé quelques paroles. Je t'aime, jeune héros, jamais tu ne sortiras de ma mémoire ; je souffre à cause de toi, jeune savant. Instruit dans les lettres, maître dans les arts militaires, à qui pourrait-on le comparer ? Oh ! je le plains, lui si cé-

Un lit renversé, un oreiller par terre, voilà ma destinée; mais, cent ans et plus, je serai fidèle à mon serment. Comme sur un ruisseau limpide, j'avais été portée au-devant de celui que j'aime. Seule, aujourd'hui, je suis en ce monde, je ne demande plus qu'à adorer cette image ma vie entière, cela me suffit.»

Kiéu-cong, son père, s'affligeait beaucoup; il voyait sa fille ainsi veuve pour la vie.

Or il y avait un homme de haute puissance, mandarin élevé, occupant à la cour une grande charge de conseiller du roi; il entendit parler de la fille de *Kiéu-cong*, il apprit qu'elle était âgée de seize ans, et non encore mariée; il eut donc l'intention de devenir son époux et envoya pour cela un négociateur afin de s'entendre au sujet de cette union. Cependant le père de la jeune *Nguyet-nga* fit répondre à la famille du haut mandarin qu'il ne pouvait prendre sur lui de contraindre sa fille malgré elle.

Le conseiller du roi était un homme qui ne savait nullement se contenir, il conserva cette réponse en lui-même afin de se venger, et toujours il pensait et réfléchissait à sa vengeance.

Vers cette époque éclata une grande révolte chez les barbares de *O-qua*. On eut envoyer une armée pour réduire les rebelles et les attaquer dans le fort de *Fong-quan*.

d'un fléau dont le milieu est placé sur l'épaule. Ces fléaux, faits d'un bois léger et très-solide, résistent à de grands poids.

filles, *Nguyet-nga*, qui est maintenant une personne accomplie. Nous vous faisons donc savoir que nous avons choisi le vingtième jour du neuvième mois pour l'envoyer en présent chez les barbares. »

Deux jours durant, le malheureux *Kieu-cong* n'ose dire un mot à sa fille. Elle, de son côté, était absorbée dans ses souvenirs. Son père a cependant reçu l'ordre royal qui la destine à être offerte en tribut.

Les veilles de la nuit passent sans qu'il puisse trouver le sommeil; son inquiétude augmente; il se lève à chaque instant; son cœur est affaissé; toute gaieté a disparu; il sort de chez lui la chevelure en désordre; il s'assied pour réfléchir sur ses malheurs. Il pense à la jeune *Kiên-quan*, qui, elle aussi, fut autrefois offerte en tribut à *Phiên*, le roi barbare. Il pense également à la jeune *Han-nguon*, qui, victime d'une vengeance, éprouva le même sort.

Ces deux jeunes filles furent contraintes de partir. Mais *Kiên-quan* chercha la mort dans le fleuve *Ha*; elle aimait un prince de la maison des *Han*. Mourir en un instant lui sembla préférable. *Han-nguon* disparut dans l'étang de *Lin* : elle aimait le jeune *Luong-ngoc* : elle voulait le suivre intacte et pure.

Le voilà donc venu le temps de la mauvaise fortune ! *Nguyet-nga*, ayant fait un vœu devant l'image, se voue tout entière à *Van-tiên*, à l'affection d'épouse et d'époux. Et cependant elle aime aussi son souverain.

Si son amour porte sur un sujet éloigné (*Vantién*), la fidélité envers le roi la presse actuellement : elle ne doit pas la négliger. Ces deux soucis lui paraissent bien lourds, bien pénibles : obéir entièrement aux ordres de son roi, sauvegarder son amour.

« Pourquoi, hélas ! disait-elle, pourquoi ne pas être morte ; tout serait fini ! Je donnerais certes ma vie au roi, mais mon amour appartient à mon mari. »

Le vieux *Kiéu-cong* sent augmenter sa tristesse en son cœur ; il entend sa fille gémir ; combien en devient plus poignante sa douleur de père ! Il appelle sa fille, l'engage à s'asseoir auprès de lui au-devant de la porte. Il prend la parole afin de l'instruire avec douceur sur l'intégrité de sa renommée si pure. Il ne s'agit pas moins que d'un ordre de la cour ; quel père cependant voudrait contraindre l'affection de son enfant ?

Sa fille lui dit : « Pouvez-vous encore me compter parmi vos enfants ! ignorante sur mon sort, je m'inquiète peu de la vie ou de la mort. J'ai pitié de vous, mon père, à cause de votre grand âge ; je redoute pour vous les maux et les afflictions qui peuvent surgir à l'improviste, car la vieillesse se couche comme la branche du mûrier quand l'ombre incline. Le matin, il faut veiller et prendre soin, le soir de même. Hélas ! qui assistera mon père ? »

« Ne t'inquiète pas au sujet des soins domestiques, lui dit son père ; chère fille ; mets ton cœur en paix. afin de te rendre en ce pays où il te faut

missait *Nguyet-nga*, toujours je te conserverai une affection semblable à celle d'aujourd'hui; *Van-tiên*, ô mon frère, m'entends-tu? moi, pauvre fille, je n'aurai jamais qu'un cœur : il te sera sincèrement dévoué.»

Ayant ainsi proféré ces plaintes, elle place l'image sur son sein; un instant elle regarde couler l'eau, puis avec précipitation elle s'y jette.

Kim-liên, sa suivante, s'éveille de son sommeil; en un instant elle sait tout; les soldats se concertent avec elle sur le parti qu'il reste à prendre. Ensemble et à voix basse ils tiennent conseil, ils délibèrent en silence afin que cet événement demeure inconnu, car c'est là un fait grave qui intéresse un ordre donné par le roi lui-même.

Si le général qui est à bord vient à apprendre cet événement, peut-être pour les punir mettra-t-il les soldats à mort; c'est pourquoi, dans le plus grand secret, ils veulent accomplir cette entreprise difficile.

Kim-liên est mise à la place de *Nguyet-nga*, sa maîtresse; frauduleusement on la conduit au pays de *Ó-qua*; cherche-t-on jamais un ver sous un tas de feuilles? (Le stratagème réussit sans difficultés.) Ainsi fut calmée l'anxiété de tous par cette ruse heureuse.

Bientôt cependant la barque touche au rivage du sort de *Ay-quan*; le général fait préparer un char d'or ainsi qu'un parasol d'argent, pour conduire la jeune fille au roi barbare de *Phiên*. Il ne sait pas que

richesses et sa fortune pourra bien après trois printemps voir tout se perdre, et que de difficultés pour acquérir de nouveau!

« Voudriez-vous imiter les bonzesses, sans cesse habitant leur pagode? Leur porte une fois fermée, elles sont vouées à la solitude pendant les quatre saisons de l'année.

« Librement balancé sur les eaux, le bateau¹ d'affection ne sait à laquelle des douze stations² il doit se reposer.

« Pourquoi, mademoiselle, ne réfléchissez-vous pas à toutes ces choses? Veuillez, de grâce, ne plus embrasser cette image qui, depuis si longtemps, vous cause du chagrin. »

Nguyet-nga répondit : « J'ai autrefois étudié les livres sacrés (*King*), j'y ai vu que la chasteté y est placée en tête des vertus d'une jeune fille.

« Suivons-nous donc les coutumes du pays de *Trinh*, où, parmi les jardins de mûrier, chacun va donner un libre cours à sa passion? »

« Et moi aussi, répliqua *Kim*, je connais les livres sacrés, et c'est pour cela que je demande pourquoi vous n'avez pas réfléchi que vous ne devez pas demeurer seule. Combien de temps *Ho-duong* demeura-t-elle veuve? belle encore, elle désira un époux élevé en dignités, mais elle désira également un homme du peuple; le matin, elle suivait *Doan-pha*, le soir, elle allait au-devant de *Tran-quan*. Au

¹ Jeune fille libre de son choix.

² Les âges de la vie.

temps de la dynastie des *Han*, la jeune *Lu-hai*, encore enfant, excita vivement la passion du roi *Cao-to*. Si nous consultons les livres, nous verrons qu'ils disent : Il est un temps pour jouir, mais ce temps passe pour ne plus se représenter.

« La femme qui reste sans époux n'ose plus changer de place ; sa vie se passe à chuchoter et la mène ainsi au tombeau. Pourquoi, si nous ne nous désirons pas les uns les autres, pourquoi voudrions-nous avoir ces portraits, images décevantes, qui trompent les vœux de la beauté ?

« Imiterez-vous *Nhu-y* quand elle peignit le portrait de *Van-quan* ? »

Nguyet-nga sait que *Kim* n'est qu'un jeune insolent. Elle forme en secret le projet de fuir de cette maison.

Cependant le vieux *Buy* lui parle abondamment ; il épuise les plus doux encouragements ; il désire que la jeune fille forme un couple avec son propre fils. « Pourquoi êtes-vous donc si obstinée, lui dit-il ; ne sommes-nous pas également bien élevés ? N'avons-nous pas, dans le monde, une même position digne de respect ? Puisque vous êtes parvenue jusqu'ici, formons cette union si convenable.

« La lune est sereine, le vent est doux. Charmant bateau, jetez ici l'ancre et demeurez-y. Rappelez-vous le vers : Le printemps passe, reviendra-t-il ? Aujourd'hui éclôt la fleur, je crains que demain elle ne soit fanée. Agir de la sorte, n'est-ce pas nuire aux roses de votre beauté ? Des nuits entières, la tête

routes, elle ne sait où diriger ses pas; un vol brillant de mouches luisantes s'élève devant elle; confiante, elle le suit. Elle traverse les sentiers des forêts, puis gravit les collines. Bientôt se fait entendre le chant de la cigale; le grillon, au cri perçant, se plaint et gémit.

La route est pénible, pleine d'aspérités; la terre est couverte de cailloux. Déjà s'est levée l'aurore, déjà respandit le soleil: *Nguyet-nga* marche encore longtemps. Enfin elle rencontre un lieu aux larges pierres plates; elle s'y assied pour reposer ses pieds.

.....
L'homme sincère est, en ce monde, protégé du ciel et du dieu *Phat*¹. Une vieille femme passait, au même instant, dans la forêt; elle allait courbée sur son bâton. « Ma fille, lui dit-elle, tu dois être *Nguyet-nga*; il faut que tu t'efforces de me suivre jusqu'à ma maison. Étant couchée pendant la nuit, j'ai vu une déesse de *Phat*²; c'est elle qui m'a instruite, elle m'a dit: « Vieille, rends-toi en ce lieu. »

Nguyet-nga crut à moitié à ces paroles, elle en douta à moitié. Résolue à s'exposer à la mort, elle suivit, les yeux fermés, la vieille jusqu'à sa demeure.

Entrant dans la maison, elle n'y vit que des femmes toutes occupées à tisser des étoffes de coton ou de soie. Alors, heureuse dans son cœur, elle se fixa en ce lieu, et, à partir de ce moment, elle ne voulut plus changer de demeure. Ayant questionné,

¹ Bouddha.

² Une femme bouddha.

Mes pensées se reportent sur cette source d'eau vive qui fait croître les arbres ¹; je pense aux mérites infinis, à l'affection immense capable de remplir neuf fleurs; hélas! je pense à ma mère couchée dans sa vieillesse, et je la pleure. Mais, avec mes vingt-quatre ans, peut-on comparer ma piété filiale à celle des hommes d'autrefois! » *Van-tiên*, à ces mots, versa des larmes semblables à la pluie, et, ayant accompli la cérémonie du sacrifice, il demanda ce qui s'était passé chez lui avant son arrivée.

Son père lui dit : « *Nguyet-nga* nous a apporté de l'or et de l'argent; elle nous a secourus avec bonté; la protection de cette jeune fille a été généreuse et délicate; nous n'avions plus rien, nous étions pauvres et nécessiteux; tout dans notre maison était devenu misérable. » *Van-tiên* soupira en entendant ces paroles; ému en son cœur, il réfléchit un instant, puis il demanda : « Où demeure cette jeune fille? Votre • fils peut-il aller la saluer et lui prouver sa profonde gratitude? » Le vieux *Lac* savait ce qui s'était passé à la cour, il le raconte sincèrement et complètement à *Van-tiên*; il l'informe que *Kiêu-cong* ² demeure actuellement dans la province de *Tay-xuyén*, qu'il a été, à cause de sa fille, destitué de ses dignités. » *Van-tiên* dit : « Combien je plains *Nguyet-nga*! je vous prie de me laisser aller visiter son père. »

Tay-xuyén est à mille *li* en ligne directe; aussitôt

¹ Le père et la mère donnent la vie à leur fils comme l'eau la donne à l'arbre.

² Père de *Nguyet-nga*.

chit et considéra que cette année était celle appelée *Nham-ti*¹; il se rappela alors la vraie parole de son maître qui si bien lui avait prédit la vérité. Du côté du nord, il venait en effet de faire la rencontre d'un rat qui lui apportait la réputation².

Van-tiên se rendit à la cour; il se prosterna devant le souverain; par ordre royal il lui fut donné un habit et un chapeau d'honneur pour s'en retourner chez lui.

Pendant arriva la nouvelle d'une guerre dans le pays de *Ó-qua*; trois ou quatre mille barbares investissaient le fort de *Quan-ay*.

Le roi *Sho-vuong*, assis sur son trône d'or, s'exprima de la sorte :

« Toi, sujet³, déjà revêtu du titre de docteur, va et apaise complètement cette révolte. » *Van-tiên*, chef des lettrés, s'agenouille aussitôt devant le trône royal; il supplie que l'on veuille bien lui adjoindre un véritable héros pour conduire l'armée. « Il est un homme, dit-il, qui se nomme *Án-minh*, dont l'intelligence égale la bravoure et l'extrême valeur; jadis il fut condamné à l'exil. Maintenant il demeure caché dans une pagode où il s'est réfugié. »

Le roi *Sho-vuong* donna aussitôt des ordres au milieu de sa cour; il ordonna de pardonner à *Án-minh*, lui fit dire de revenir pour recevoir un diplôme de commandant en sous-ordre.

¹ Année du rat.

² La rencontre d'un rat doit s'entendre de l'année du rat.

³ *Van-tiên*.

des lettrés du royaume; c'est en portant la guerre dans le pays de *Ô-qua* que nous nous sommes trompé de route.»

La vieille, à ces mots, fut saisie de la crainte la plus respectueuse; en toute hâte elle offrit le bétel, elle prépara du thé.

Van-tiên, s'étant assis, se mit à considérer *Nguyet-nga*; auprès d'elle il vit un portrait, et le doute aussitôt s'éleva dans son cœur. Il dit: « De qui est ce portrait? » Il loua beaucoup l'habileté du peintre, mais il ne s'aperçut pas encore clairement que c'était là son image et sa ressemblance.

« Vieille dame, vous devez me dire le nom et le prénom du modèle.»

La vieille n'ose pas proférer le mensonge. « Ce portrait, dit-elle, est véritablement celui du mari de la jeune fille que vous voyez assise ici.»

« Mademoiselle, dit alors *Van-tiên*, veuillez alors m'apporter ce portrait; apprenez-moi ses noms et ses prénoms; je vous écoute.»

Nguyet-nga n'éprouve aucun doute dans ses intentions; ce visage qu'elle a devant elle est bien la ressemblance du portrait; cependant elle craint encore d'avoir affaire à un étranger.

Elle s'assied, se couvre la figure de sa manche et rougit.

Van-tiên, voyant cela, sourit un instant. « Mademoiselle, dit-il, pourquoi ne parlez-vous pas quand je vous interroge, pourquoi vous cachez-vous ainsi? »

Nguyet-nga, toute tremblante, salua et répondit :

Van-tiên répéta l'ancien vœu ; aussitôt la jeune fille fondit en larmes semblables aux grandes pluies ; plus elle pensait à ce bienfait de l'amour, plus elle était heureuse.

Tout à leur conversation, ils causèrent ensemble jusqu'aux premières lueurs du jour.

Bientôt on entendit des soldats crier tumultueusement ; en tous lieux dans la forêt, dans les fourrés des alentours, se faisaient entendre leurs cris.

Van-tiên monte à cheval ; il se dirige au-devant d'eux ; il aperçoit un drapeau dont les caractères expriment le nom de *Án-minh*. C'était en effet *Án-minh* qui arrivait avec son armée.

Les deux frères, remplis de joie, s'en donnèrent les marques les plus évidentes.

« Où est ma sœur aînée, s'écria *Minh*, où demeure-t-elle ? Permits à ton jeune frère d'aller visiter sa belle-sœur, de s'informer de son état. »

Van-tiên introduisit alors son ami dans la maison.

Nguyet-nga se leva ; sa bouche souhaita la bienvenue, elle s'exprima avec élégance.

« Je croyais, ma sœur, lui dit *Minh*, que vous étiez auprès du barbare *Phiên* ; mon intention était, dans ce cas, de conduire ma cavalerie jusqu'au pays de *Ó-qua* ; mais voilà que nous nous trouvons tous réunis en ce lieu ; la guerre est donc terminée, il nous faut penser au retour.

Van-tiên dit : « Mademoiselle, pourquoi êtes-vous de la sorte pensive ? »

Ô mon frère ! répond *Nguyet-nga*, comment pour-

sez ! assez ! car nous aussi nous savons être généreux. » Sur ce, il ordonne aux soldats de relâcher le coupable.

Am, en se voyant en liberté, se livra aussitôt à la joie. Immédiatement il s'agenouilla devant l'assemblée, la salua et sortit.

Pendant *Buy-kim*, le grand libertin¹, était assis en silence ; il rougissait de ses nombreuses débauches.

An-minh et *Tu-truc* se présentèrent au pied du trône ; ils demandèrent au roi la permission de conduire le grand lettré, de l'assister dans toute sa gloire.

Van-tiên expédia une suite nombreuse de chars, ainsi que des soldats et des gardes, pour aller au-devant de la jeune *Nguyet-nga* ; il fit aussi remettre de l'or et de l'argent à la vieille qui l'avait soignée, en récompense de sa bonne action.

La jeune fille fut, avec son escorte, directement conduite jusqu'à *Dong-thanh* ; elle était portée dans un hamac de soie rouge aux ornements d'argent, on voyait au-dessus d'elle un large parasol vert.

Van-tiên, *Tu-truc* et *An-minh* se mirent en route de leur côté.

Quant au coupable *Am*, il se dirigea vers la province de *Han-giang* ; mais, en traversant le fleuve *Than*, les flots engloutirent sa barque, et il fut dévoré par les poissons.

Vraiment le ciel, par cette juste punition, voulut ainsi lui faire expier ses crimes.

¹ Sang de chèvre.

est une dette aujourd'hui payée; que manque-t-il encore pour que vous veniez de la sorte réclamer?»

Ân-minh et *T'u-truc*, voyant cela, dirent en se moquant : « La fleur est habile à distiller son suc pour provoquer l'abeille : on sait ici louer et flatter, on ne sait pas rougir. »

« Ah! ah! firent-ils en riant, *Van-tiên*, pourquoi ne leur permets-tu pas de te suivre? tu pourrais au retour en faire des servantes; en route elles porteraient la chaussure de ta femme. »

La mère et la fille s'arrêtèrent en rougissant; leur honte était extrême. S'agenouillant aussitôt, elles demandèrent la permission de se retirer. En revenant chez elles et n'étant pas encore parvenues jusqu'à leur demeure, elles virent deux tigres courant leur barrer la route. Ces animaux saisirent au même instant la mère et la fille et les emportèrent jusqu'à la caverne de *Thuong-tong*¹. Sombre et entourée de roches, cette caverne était absolument fermée.

La mère et la fille pleuraient et se lamentaient; elles espéraient difficilement de pouvoir revenir chez elles.

Ainsi le ciel les punissait sévèrement, mais avec justice.

Combien donc était à plaindre celle qui si longtemps s'était uniquement appuyée sur ses charmes! Cependant elle se demande encore : « Qui sera l'épouse de *Van-tiên*? »

¹ Caverne où avait été mis *Van-tiên*.

